

## **Rapport de soutenance sur la thèse de doctorat d'université de Madame Laetitia Perrier-Bruslé**

Madame Laetitia Perrier-Bruslé a soutenu, le 27 juin 2005, une thèse de doctorat d'université devant un jury composé de Jean-Louis Chaléard (professeur à l'université Paris 1 - Panthéon - Sorbonne, président), Jean-Paul Deler (directeur de recherche au CNRS), Martine Droulers (directeur de recherche au CNRS), Alain Musset (directeur d'études à l'EHESS), Roland Pourtier (professeur à l'université Paris 1 - Panthéon - Sorbonne, directeur de thèse), Hervé Théry (directeur de recherche au CNRS). Le sujet de la thèse était : « La dernière frontière. Loin des Andes, trop près du Brésil, la frontière orientale et la construction du territoire en Bolivie »

Dans un exposé claire et bien construit, Laetitia Perrier présente son objet d'étude, sa démarche et ses principales conclusions. Cette thèse est née d'un intérêt ancien pour les Orientes Andins. Situés dans un entre-deux, ces régions sont des périphéries de territoires andins et s'arrêtent là où commence le Brésil. Les Orientes sont des régions « frontier » au sens turnérien du terme. Sur leurs étendues « vierges » chaque État pourra construire un nouvel avenir national. Le statut et la fonction des Orientes au sein de territoires nationaux articulés sur les Andes a retenu mon attention. Mais pour mener à bien mon projet d'étude il est apparu nécessaire de se concentrer sur un objet paradigmatique des problématiques orientales : la frontière.

Deux angles d'étude rendent compte de la forme actuelle du travail de la candidate. D'abord, elle a utilisé la frontière pour comprendre le territoire bolivien auquel elle donnait forme et cohésion. En Bolivie, cette relation dialectique entre le territoire de l'état-nation et la frontière a été fort peu interrogée. Ensuite, elle a choisi de regarder le monde à partir de la Bolivie et de s'intéresser aux représentations territoriales boliviennes.

Ces années de recherches ont été ponctuées par quelques découvertes. Première d'entre elles, le rôle de l'imaginaire territorial dans la construction de la nation bolivienne. Les maux territoriaux ont servis à alimenter un amour de la patrie incarnée dans le territoire qui est devenu un ciment de nation. Deuxième découverte, l'importance des frictions entre les acteurs locaux et les décideurs nationaux. La région frontalière a été pendant longtemps une région de projets. Mais l'éloignement du centre a eu pour effet d'autoriser les déviations et les projets imaginés depuis les centres nationaux subissent des déformations lorsqu'ils sont mis en œuvre à l'échelle locale. Troisième découverte, celle des effets contradictoires engendrés par la situation géographique de la frontière. Cette périphérie centrale devait logiquement être

évitée par les grands courants modernisateurs. Pourtant des acteurs transnationaux ont profité de son éloignement vis-à-vis des centres coloniaux pour investir la région, qui paraît plus intégré au système monde que ne le sont les campagnes andines.

La candidate pour conclure replace son travail dans les événements récents qui ont affecté la Bolivie. Le 6 juin 2005 le président Carlos Mesa démissionnait. La Bolivie pourrait-elle traverser cette énième crise ? Les agitateurs et les révolutionnaires jouent de la crainte (profondément ancrée dans la mémoire collective) qu'un jour le pays ne disparaisse. Pourtant la Bolivie survie. Le pays qui a tant souffert par son territoire, n'a plus que son territoire pour justifier son existence. Les dynamiques à la frontière orientale, qu'elles contribuent à fermer ou à ouvrir le pays, sont donc plus que jamais d'actualité.

Roland Pourtier, qui a dirigé les recherches de Laetitia Perrier-Bruslé, exprime tout d'abord sa satisfaction devant le résultat : une thèse monumentale. Elle l'est d'abord par son volume : 734 pages dont 76 cartes d'excellente facture, 12 illustrations, 45 figures, 41 photos. L'abondante bibliographie (50 pages) est divisée en deux rubriques, l'une générale, l'autre thématique ce qui en facilite la lecture. Plusieurs index et des lexiques complètent un travail d'une qualité formelle irréprochable.

Elle l'est surtout car il s'agit d'un véritable monument dressé à la gloire de la frontière, de cet objet omniprésent d'une géographie qui s'interroge sur les discontinuités, les ruptures, les fractures, et autres césures. La frontière boliviano-brésilienne est déclinée sous tous ses aspects, dans tous ses artifices. La candidate a mis beaucoup de passion dans une recherche témoignant d'une véritable empathie envers les acteurs qu'elle a longuement fréquentés. Les péripéties de terrain – les espaces de trafics illicites ne se laissent pas facilement appréhender – se muent sous la plume de l'auteur en une belle aventure intellectuelle. Portée par une écriture recherchée l'œuvre de Laetitia Perrier s'apparente à ce qu'on pourrait qualifier de géographie lyrique. Il y a parfois de l'excès dans cette écriture flamboyante, mais cela n'altère en rien le cheminement d'une pensée toujours rigoureuse.

Sans s'enfermer dans des protocoles de recherche trop contraignants pour appréhender une réalité mouvante et multidimensionnelle, la candidate a suivi ce parcours itératif fécond qui unit terrain et théorie. L'abondante littérature utilisée montre son intérêt pour la réflexion théorique, tout comme les nombreux récits de vie celui qu'elle porte au vécu des gens qui ne sont pas réduits à de simples objets d'enquête.

La thèse s'organise en quatre parties, chacune encadrée d'une introduction et d'une conclusion. La première, « Résonance de la frontière » est consacrée aux représentations, notamment à l'image de la Bolivie que donnent les livres scolaires. L'histoire de ce territoire peau de chagrin, issu de l'audience de Charcas puis dépecé par ses voisins, est en effet nécessaire à la compréhension de l'être bolivien, mutilé et souffrant. Comme c'est le cas en d'autres lieux, en particulier en Afrique subsaharienne, le territoire commence à la frontière,

et engendre l'État si ce n'est la nation. De ce point de vue, les dynamiques à l'œuvre en Bolivie permettent des comparaisons enrichissantes. Dans une deuxième partie, « La frontière rêvée », Laetitia Perrier prolonge ses réflexions en confrontant représentations et réalités. Elle aurait pu se dispenser des longs développements sur l'eldorado et se concentrer davantage sur ce qui caractérise les espaces frontaliers boliviano-brésiliens : le « vide » humain qui fait office de frontière physique. Les rappels historiques du rôle joué par les Jésuites espagnols d'une part et par les Bandeirantes brésiliens d'autre part analysent avec finesse les dynamiques de prise de contrôle de cet espace en creux qui prend en écharpe le continent sud-américain.

Dans la troisième partie sont analysées les forces de changement et les résistances dans un espace frontalier élargi à l'ensemble de l'Orient. Les acteurs y sont mis en scène avec une finesse d'analyse témoignant des capacités de la candidate à mener des enquêtes dans des milieux difficiles, marqués par la violence, où l'État mène campagne contre le narcotrafic. L'arrivée des commerçants Collas descendus des Andes modifie l'esprit de la frontière. Surtout, l'Orient s'oriente de plus en plus vers des activités licites : le boom de la castana (noix du Brésil) et celui du Soja l'intègrent dans l'économie mondiale. Cela pose la question de l'ouverture océanique d'un espace enclavé. La quatrième partie, « Un territoire à la limite », replace la réflexion dans les dimensions multiscalaires du contexte actuel entre régionalisation (rapports avec le Brésil, communauté andine, Mercosur) et revendications locales. La question gazière qui cristallise les tensions sociales à l'échelle nationale illustre les problèmes d'intégration régionale. En confrontant ces différents niveaux d'analyse, Laetitia Perrier pose à nouveau la question du territoire dont les évolutions récentes remettent en cause les représentations et les constructions géopolitiques.

Pour conclure son intervention, Roland Pourtier redit la grande satisfaction que lui a procuré la lecture d'un travail qui ne se laisse pas aisément résumer tant il est foisonnant d'informations et de réflexions, qui aurait certes gagné à être plus court, mais qui témoigne en tout cas d'une incontestable maturité dans une approche de géographie globale aussi pertinente qu'elle est personnelle.

Martine Droulers souligne la qualité générale de cette thèse volumineuse, bien construite et superbement écrite et la qualité particulière des documents iconographiques, principalement des 76 cartes, souvent en couleur, à différentes échelles, excellemment confectionnées par l'impétrante et des photos rares, toujours fort bien commentées, ainsi que cinq index très utiles pour la lecture de ces 730 pages de texte.

Ce travail, qui se distingue par la richesse de la documentation historique et actuelle, est aussi original par les données de terrain recueillies dans un milieu difficile aux frontières de la Bolivie et du Brésil. L'analyse reste constamment fouillée et subtile, les interprétations témoignent d'une bonne connaissance des lieux permettant d'approfondir la complexité de ce

limes tracé dans les forêts profondes de l'Acre et du Purus ou dans les marécages du Pantanal, loin de l'*Altiplano*. Mais cette région est aussi touchée par les nouveaux processus d'intégration où s'échangent des matières premières en pleine expansion (soja, viande, gaz naturel) et qui font émerger une nouvelle catégorie de « néo-frontaliers » boliviens. Cependant, en tant que brésilieniste, Martine Droulers remarque que l'essentiel des dynamiques ne sont analysées que du point de vue bolivien et que les phénomènes transfrontaliers sont insuffisamment pris en compte du côté brésilien. La nation bolivienne, toujours en quête d'identité, demeure dans des rapports d'infériorité avec ses voisins à la suite de ses différentes pertes territoriales ; et pourtant la réalité est plus complexe que cette opposition un peu réductrice entre un Brésil riche et grand et une Bolivie pauvre et petite....

Ce travail académique est aussi ambitieux, on pourrait presque dire qu'il y a deux thèses en une. D'un côté, il s'agit indéniablement d'une contribution significative à la géographie régionale de ces confins de l'Orient bolivien, région peu étudiée, d'un autre la thèse pose d'excellents jalons pour une réflexion géopolitique et géohistorique de cette aire centrale de l'Amérique du sud.

Au final, il s'agit pour Martine Droulers d'un très bon travail de facture classique qui déploie l'éventail des méthodes géographiques.

Selon Hervé Théry, le titre que Laetitia Perrier-Bruslé avait proposé en 2000 (« La frontière orientale de la Bolivie, pratiques et représentations ») ou encore celui qu'elle aurait souhaité (elle le dit deux fois p. 633 et p. 637) « La Bolivie au risque de ses rêves », reflétaient peut-être mieux que le titre actuel (long, à l'image de la thèse), les intentions de son texte, ou du moins respectivement la troisième et l'ensemble formé par la première et la deuxième partie.

La question centrale de la thèse est essentiellement « comment fonctionne cette relation entre frontières et identité » ou « comment la frontière s'intègre à cette construction encore bancale que constitue le territoire national », et l'auteure a choisi de s'en servir pour comprendre la genèse et le fonctionnement du pays, comme Jean-Paul Deler l'avait fait naguère pour l'Équateur.

Pour ce faire, Laetitia Perrier-Bruslé doit analyser l'imaginaire collectif du territoire, notamment ce qui en est enseigné à l'école. Elle démontre comment le territoire bolivien, amputé par des annexions répétées au profit de tous ses voisins, est malgré tout encore ressenti comme le garant de la nationalité, tout particulièrement aux frontières. On peut ici faire place à une citation un peu longue pour illustrer un procédé rhétorique et stylistique cher à Laetitia Perrier-Bruslé (et qui explique en partie la longueur de sa thèse), la succession de formules qui cernent peu à peu l'idée centrale, dans un crescendo de plus en plus lyrique : « le territoire, en dépit de tous ses maux, est une preuve que la Bolivie continue d'exister. Le pays qui a tant souffert par son territoire espère s'en sortir grâce à ce territoire. Le corps territorial

supplicié devient glorieux. Ce territoire rédempteur ne pouvait avoir que des frontières magiques ».

Resserrant la focale, Laetitia Perrier-Bruslé se concentre ensuite sur la frontière orientale, elle analyse les changements en cours dans la région, de façon très précise et informée, nourrie par plusieurs séjours de terrain : c'est cette partie qui contient le plus d'informations nouvelles, sur des régions mal connues, et les met en perspective. Précises, rigoureuses, étayées, ces informations sur les conditions d'accès et de transport dans ce bout du monde, ou les nouvelles formes du commerce qui s'y développent sous l'impulsion des migrants venus des Andes, montrent que la candidate est aussi capable de faire du bon travail de terrain.

Dans cette ambitieuse construction, au long de laquelle le lecteur est fermement guidé par des introductions, des conclusions et des transitions qui lui permettent de savoir constamment où il en est, ressortent des passages particulièrement réussis. On citera notamment ceux que Laetitia Perrier-Bruslé consacre à la façon dont l'école inculque aux jeunes Boliviens le culte du territoire et le regret du littoral perdu, les analyses sur la façon de concevoir le territoire, ou encore les rapports ambigus entre les régions frontalières du Brésil et de la Bolivie.

Un des grands mérites de cette thèse est en effet de prendre en compte, à côté des faits avérés, la vision qu'en ont les acteurs concernés, à plusieurs échelles, allant du discours général sur les frontières aux réalités d'une région en pleine mutation. Car cette frontière lointaine et si longtemps pratiquement abandonnée joue un rôle important dans l'imaginaire collectif bolivien et ses changements actuels en disent long sur ceux du pays tout entier.

Jean-Paul Deler considère que le travail de Laetitia Perrier-Bruslé est une belle réussite d'ensemble. Il revient d'abord, brièvement, sur les qualités déjà soulignées de la thèse : présentation matérielle impeccable, rigueur dans la structuration formelle de l'ouvrage, richesse et pertinence de l'iconographie, références culturelles, style et écriture, tout concourt au plaisir de la lecture. Pourtant le texte, un peu long, aurait encore gagné à être élagué des effets d'un certain excès de bien faire de l'auteur : moins pour les quelques dérapages métaphoriques qui font sourire, qu'en particulier pour la surabondance de titres et d'intertitres, de notes infrapaginales et de citations en exergue. Il est notamment dommage qu'à trop avoir voulu la caler sur la glose d'une fameuse citation de Jorge Luis Borges, la conclusion générale de la thèse ait ainsi perdu en vigueur et en capacité à récapituler les résultats d'un travail passionnant.

L'appareil cartographique fait ensuite l'objet de plusieurs commentaires. Il en est souligné la richesse d'information rassemblée, les qualités graphiques et l'esthétique au service de la lisibilité, en même temps que l'intérêt offert par une approche de l'espace aux différents niveaux, continental (Amérique du Sud), national (Bolivie), macro régional

(Orienté ou territoire transfrontalier avec le Brésil proche) et local (la frontière et ses lieux). Des cartes de traitement de données spatialisées donnent lieu à quelques observations qui concernent l'absence d'histogrammes de discrétisation ou le biais de lecture qu'occasionne, pour certains phénomènes, l'usage de la représentation par plage en contexte de grande hétérogénéité des polygones administratifs. J.-P. Deler attire ainsi l'attention sur un tel effet de représentation pour des cartes où le choix de la taille des signes ou bien du niveau d'intensité des plages de couleurs n'est pas à la mesure d'une réalité majeure qui, ici et d'abord, reste celle du très faible niveau de peuplement de la bande frontalière et de la macro région dans laquelle elle s'inscrit.

Bâtie sur de solides enquêtes de terrain, en milieu géographique difficile, la thèse de Laetitia Perrier-Bruslé est un travail considérable sur le processus de construction frontalière en Amérique latine. Dans les troisième et quatrième parties, elle offre d'excellents développements sur les multiples facettes d'une société frontalière dynamique bien campée (par exemple, les analyses suggestives sur le large éventail des activités commerciales dans les nuances de l'illicite, sur la vie quotidienne des petites garnisons ou la reconquête de l'usage de l'espagnol) de même que sur le processus de bolivianisation, facilité et stimulé par l'arrimage routier des confins de l'Orient au reste du territoire national. Quelques regrets sont exprimés et donnent lieu à plusieurs questions. Parmi les mythes fondateurs, à propos de celui d'Eldorado très largement développé (dans sa dimension prédatrice où richesse abondante et fortune rapide se conjuguent) on attendait davantage de références et de réflexion sur l'Orient comme lieu d'utopie sociale, autre forme rêvée du territoire et parfois, ici, dans le pire des registres (espace de colonisation blanche et de construction d'une société moderne " débarrassée " des Indiens...). La relative discrétion de la thèse sur l'importance des fractures ethniques et sociales boliviennes est aussi interrogée ; il aurait été utile de les mettre en perspective pour évaluer leur incidence sur la construction du rapport entre société et espace national, et leur jeu dans l'expression d'un patriotisme fondé avant tout sur les maux du territoire évacuant ou masquant ainsi la difficulté à faire nation. Enfin l'observation très fine des dynamiques frontalières et leur mise en valeur dans le contexte de différenciation entre parties boliviennes et brésiliennes ne conduisent-elles pas oublier ou sous-estimer le poids de cette réalité géographique incontournable que reste le vide démographique au cœur du continent — 6 à 7 millions d'habitants seulement sur plus de 2 millions de km<sup>2</sup> ! — et qui tend à faire de certains projets d'aménagement hypothétiques de nouveaux mythes territoriaux, comme les fameux corridors bi-océaniques.

Alain Musset prend ensuite la parole pour affirmer à son tour tout le bien qu'il pense du travail accompli par Laetitia Perrier-Bruslé. S'il a été dans un premier temps effrayé par la taille du mémoire final (deux énormes volumes rassemblant plus de 730 pages), il reconnaît avoir lu cette somme avec beaucoup de plaisir : cette « grosse » thèse est à ses yeux une

« grande » thèse. Comme Jean-Paul Deler, il reproche à l'auteure certains excès dans le style, car trop de littérature nuit à la littérature. Or, les qualités d'écriture de la thèse sont indéniables : il y a là une véritable patte, un vrai talent d'écrivain. Les critiques sur ce point ne s'appliquent donc qu'à des scories liées au désir de trop bien faire. Sur le plan formel, Alain Musset salue donc une œuvre très bien écrite et très bien illustrée, où cartes et photos font partie intégrante du discours. Il félicite aussi Laetitia Perrier-Bruslé pour sa bibliographie, à la fois très complète et très bien structurée, qui présente deux volets, l'un alphabétique et l'autre thématique, ce qui permet au lecteur de se repérer facilement au milieu d'une documentation très abondante.

Sur le plan de la méthode, il remercie la candidate d'avoir su combiner l'analyse théorique et l'expérience de terrain, sans négliger l'une au profit de l'autre. Il souligne que Mme Perrier-Bruslé réussit à faire partager son travail « sociologique » en donnant de la chair à des personnages qui, dans de trop nombreux travaux de thèse, ne sont que des numéros – ce qui ne l'empêche pas de savoir cartographier des séries statistiques complexes. Il évoque ainsi le cas de Carlos Siani, chef du bureau des migrations de Cobija et vendeur de motocyclettes de contrebande, ou bien Felipe Tocale, qui fait vivre sa famille en vendant de part et d'autre de la frontière des produits non déclarés. La thèse de Laetitia Perrier-Bruslé permet donc à la fois de très bien connaître un espace situé à la périphérie de la périphérie, mais aussi de s'interroger sur un certain nombre de notions ou de concepts qui occupent une place centrale dans la pensée géographique contemporaine : frontière ou *frontier* ; territoire et identité ; Nation, patrie et communauté... Dans ce domaine, il remarque que cette thèse contient au moins deux thèses – le seul travail portant sur les représentations du territoire et de la nation dans les manuels scolaires méritant une publication à part. Sur le plan historique, il tient à rappeler que le désir d'ouverture de la Bolivie vers l'océan Atlantique ne date pas de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et de la perte de son accès à la mer. Dès 1575, Juan Pérez de Zorita suggérait de déplacer la ville de Santa Cruz pour mieux la situer sur l'axe reliant les mines du Potosí au port de Buenos Aires, pour éviter à la Couronne les risques et les frais d'un voyage annuel passant par Lima, El Callao, Panamá, Nombre de Dios, La Havane et Séville.

Compte tenu de l'ampleur du travail accompli, Alain Musset suggère que certains passages pourraient être coupés en vue de la publication, car ils ne sont pas fondés sur des informations originales et n'apportent pas de plus value aux textes précédents : c'est le cas, par exemple, des développements sur l'El Dorado, dont Emmanuel Lézy a déjà amplement discuté. Puisque la soutenance est le moment de faire des critiques, il regrette que la candidate n'ait pas pris plus de temps pour s'intéresser à l'urbanisme du narcotrafic, qui joue un rôle important dans le développement des villes frontalières et dans la transformation des paysages urbains : une seule photo (p. 393) permet de se faire une idée de l'architecture choisie par les parrains locaux, alors que l'on pouvait attendre des explications et des commentaires plus approfondis (en faisant attention à ne pas soulever trop d'inquiétude de la part des personnes

concernées). Par ailleurs, en ce qui concerne les parties plus historiques, Alain Musset suggère à Mme Perrier-Bruslé d'aller faire des recherches dans les Archives générales des Indes de Séville, où elle devrait trouver matière à compléter ses études de géographie historique : elle a toutes les qualités pour se mettre à déchiffrer les manuscrits conservés dans l'ancienne Casa de Contratación. Pour conclure, Alain Musset félicite encore une fois la candidate pour le travail remarquable qu'elle a accompli et souhaite pouvoir lire le plus vite possible le ou les ouvrages qui naîtront de sa thèse.

Jean-Louis Chaléard prend le dernier la parole. Il souscrit aux compliments déjà faits. Le texte est bien présenté et se lit aisément. L'intérêt du travail tient d'abord à la thèse ambitieuse : la relation qui lie la frontière orientale et le territoire national, ce qui conduit nécessairement l'auteure à aborder la ligne, mais aussi toutes les questions qui touchent au territoire bolivien et à la constitution de la nation bolivienne. L'intérêt du travail tient aussi à l'entrée dans le sujet, à partir des représentations de la frontière. Celles-ci sont inscrites dans la façon dont les Boliviens conçoivent non seulement leur frontière mais leur pays lui-même et les passages sur cette peau de chagrin du territoire bolivien, ce qui fonde l'identité, le bastion des hautes terres, sont tout à fait intéressants. Enfin, grâce à ses qualités de présentation, à ses façons d'introduire des anecdotes, sans doute aussi à son style, Laetitia Perrier-Bruslé fait vivre ce monde de la frontière, frontière aux sens multiples du terme puisqu'elle est aussi située dans une zone pionnière.

Cependant, et comme les autres intervenants, Jean-Louis Chaléard a trouvé le texte trop long. Il y a des longueurs liées à des répétitions (par exemple, sur la croissance de Santa Cruz en première et dernière parties...). Le style conduit aussi aux longueurs et à force d'utiliser des comparaisons, des images, des métaphores ou des métonymies, l'auteur, comme le lecteur, s'emmêle un peu. Les cartes sont souvent de bonne facture, mais on relève parfois des insuffisances ou des approximations : p. 90, sur la carte 4 « de l'empire inca à l'audience de Charcas » manquent des centres pré-hispaniques importants ; il y a des contradictions sur la nature des voies de communication d'une carte à l'autre, etc.

Il n'est pas fait référence à la thèse d'Arnaud Cuisinier-Raynal sur les « frontières du Pérou » ce qui prive le lecteur d'une belle comparaison, sans doute riche d'enseignements. Sur un autre thème, qui touche à l'économie et au social, on aurait aimé des analyses plus approfondies. Le passage du commerce illicite de la coca au commerce licite est bien analysé, mais il y a peu de choses sur le recyclage des capitaux de la drogue, qui se traduit en général dans les paysages et les activités. Il est peu fait état des agriculteurs et des ruraux : n'y a-t-il pas ici de question foncière, contrairement au reste de la Bolivie ? La question sociale, liée aux problèmes fonciers, d'identité, etc., qui agite la Bolivie aujourd'hui, n'est guère abordée. Pourquoi ?

Pour Jean-Louis Chaléard, ces remarques et ces questions restent cependant secondaires par rapport à la grande qualité d'ensemble de ce travail.

Tout au long de la soutenance, Laetitia Perrier-Bruslé répond avec calme, précision et clarté, aux différentes questions et remarques, montrant son incontestable connaissance du terrain et sa maîtrise du sujet. Elle précise ses choix (le rôle des représentations) et certains points (sur les investissements des narcotrafiquants...). Elle insiste sur quelques aspects pour elle fondamentaux : le dynamisme de la région de Santa Cruz, les visions différentes de la frontière au centre et à la périphérie...

**Le jury, après avoir délibéré, décerne à Laetitia Perrier-Bruslé, à l'unanimité, le titre de docteur en géographie, mention très honorable avec les félicitations.**

Jean-Paul DELER



Alain Musset



Martine Drouot



Hervé Thèry



Roland POURTIER



Jean-Louis Chaléard



**Rapport préalable à la soutenance  
de thèse de doctorat de géographie présentée par  
Mme Laetitia Perrier Bruslé**

**La dernière frontière, loin des Andes, trop près du Brésil,  
la frontière orientale et la construction nationale en Bolivie**

*Établi par Martine Droulers,  
directrice de recherche au CNRS - Université de PARIS 3.*

Laetitia Perrier Bruslé soumet à autorisation de soutenance un mémoire de thèse en deux volumes, totalisant 735 pages dont 639 pages de texte, 50 pages de bibliographie et près de 50 pages d'annexes.

La présentation générale est très soignée, marquée par la quantité et la qualité de documents iconographiques et autres : pas moins de 76 cartes, souvent en couleur, à différentes échelles, excellemment confectionnées par l'impétrante ; 9 illustrations extraits de presse ; 39 photos, toujours fort bien commentées, 45 figures, 25 encadrés et 6 tableaux, tous d'un grand intérêt et même cinq index très utiles (index des noms de lieux, des institutions et des groupes, des personnes, des événements, enfin des concepts, ce qui est osé et qui retient l'attention, tel ce syndrome de Potosi...)

Un travail considérable, ambitieux, qui se distingue d'emblée par la richesse de la documentation historique et actuelle, soigneusement passée en revue et mise au service d'un raisonnement géographique original sur une région du centre de l'Amérique du sud, loin des centres de la Bolivie et du Brésil. Une information constamment mobilisée, des données de terrain diversifiées et des interviews bien choisis, donnent une grande actualité aux propos, notamment en ce qui concerne l'intégration, la lutte contre le narcotrafic, les nouvelles routes de la drogue, la voie navigable du Paraguay. Les acteurs locaux sont bien campés, tant militaires que diplomates, entrepreneurs ou migrants.

Du style, une réelle écriture, une langue riche et imagée, d'heureuses formules au service d'un plan bien construit qui passe de l'analyse des mythes géographiques (les deux premières parties) à la réalité de cette frontière vive de 3200 kilomètres, un *Oriente* en plein changement, où se tissent de nouvelles identités frontalières entre le Brésil et la Bolivie (parties 3 et 4). Les 11 chapitres, tous parfaitement introduits et conclus, conduisent, dans une belle progression, à approfondir la relation dialectique entre frontière, territoire et construction nationale pour conclure au rôle moteur actuel de la frontière orientale.

Les qualités intellectuelles déployées par Mme Laetitia Perrier Bruslé tout au long de la démonstration éclairent, dans une belle synthèse, les cheminements d'une nation qui se cherche encore, marquée dès sa formation moderne (1825) par l'incomplétude consécutive à son manque de façade maritime et dont l'argumentation géopolitique se fonde sur le syndrome de

l'encerclement et la menace des voisins. L'analyse reste constamment fouillée et subtile, les interprétations témoignent d'une profonde connaissance des textes qui tantôt se complètent, tantôt se contredisent. Les lieux où se jouent les relations transfrontalières sont toujours parfaitement situés et représentés dans leur contexte local et national : Pando, avec l'enjeu des concessions forestières dans une zone tampon et où se joue la *bolivianisation* des terres frontalières; Puerto Suarez et Quijarro, qui manifestent un grand dynamisme économique. Le travail permet d'approfondir la complexité d'une frontière originale tracée dans les forêts profondes de l'Acre et du Purus ou dans les marécages du Pantanal, loin de l'*Altiplano*. L'ensemble du texte témoigne d'une bonne maîtrise des catégories de la géographie américaine, distance, isolement, diversité, ainsi que des théories de la géopolitique sud-américaine.

Au total, ce travail constitue un apport incontestable à la connaissance d'une région peu étudiée, peu accessible, mais déjà touchée par les nouveaux processus d'intégration où s'échangent des matières premières en pleine expansion, comme le soja, la viande, le gaz naturel, mais aussi des produits manufacturés. Une nouvelle catégorie de « néo-frontaliers », ces sentinelles de la bolivianité, émerge, renouvelant les stratégies d'intégration. Une telle étude qui relève de la géographie régionale, constitue également une importante contribution à la géopolitique et à la géohistoire de l'Amérique du sud, grâce à la solide réflexion sur les mécanismes d'enclavement et de désenclavement dans un jeu où se mêlent toutes les échelles de l'intégration continentale.

Ce mémoire de thèse patiemment construit, est arrivé à complète maturité et présente donc toute l'ampleur et les qualités requises pour être soutenu publiquement.

Fait à Paris, le 15 mai 2005  
Martine Droulers

## Rapport préalable en vue de la soutenance d'une thèse

*La dernière frontière, loin des Andes, trop près du Brésil. La frontière orientale et la construction du territoire en Bolivie*, Lætitia Perrier Bruslé, Université Paris I Panthéon Sorbonne, sous la direction de Roland Pourtier

L'abondante thèse de Lætitia Perrier Bruslé compte 734 pages, réparties en deux tomes. Le texte est appuyé par un riche appareil critique de notes de bas de page et encadré d'une part par des remerciements, un sommaire et des notes pour la lecture, d'autre part par deux bibliographies (générale et thématique), deux lexiques (hispanisme et bolivianismes, sigles), quatre index (noms de lieux, personnes, évènements, concepts), six tables (cartes, illustrations, photos, figures, encadrés, tableaux), une table des matières (de douze pages), et deux résumés (en français et en anglais).

Plus que le titre actuel (long, lui aussi), celui que Lætitia Perrier Bruslé avait proposé en 2000 (« La frontière orientale de la Bolivie, pratiques et représentations ») et celui qu'elle aurait souhaité (elle le dit deux fois p. 633 et p. 637) « La Bolivie au risque de ses rêves », reflétaient-ils peut-être mieux les intentions de son texte, ou du moins respectivement la troisième et l'ensemble formé par la première et la deuxième partie. Et je ne saurais évidemment souscrire au « trop près du Brésil »...

La question centrale de la thèse, puisque l'auteur s'en pose une - et pas seulement pour se conformer à l'« adage sorbonnique », (*sic*, p 16) selon lequel « une thèse doit avoir une thèse » (*ibidem*) - est essentiellement « comment fonctionne cette relation entre frontières et identité » (p 19) ; ou encore « l'idée était de partir de la frontière pour réfléchir sur le tout qu'elle enserme, afin d'aborder les problématique de l'État-Nation et du territoire par une autre porte » (p 22) ; ou enfin « comment la frontière s'intègre à cette construction encore bancal que constitue le territoire national » (p 329). Même si « on peut tout dire sur les frontières de la Bolivie (p 149), il est clair que Lætitia Perrier Bruslé a choisi de s'en servir pour comprendre la genèse et le fonctionnement du pays, comme Jean-Paul Deler l'avait fait naguère pour l'Équateur.

Dans la « feuille de route » - qui n'apparaît qu'à la page 33 - Lætitia Perrier Bruslé justifie l'ordonnancement des parties de la thèse. La première, « Résonance de la frontière : au pays des mythes géographiques, les frontières sont magiques », porte sur l'imaginaire collectif du territoire, notamment sur ce qui en est enseigné à l'école. Elle démontre comment le territoire bolivien, amputé par des annexions répétées au profit de tous ses voisins, est malgré tout encore ressenti comme le garant de la nationalité, tout particulièrement aux frontières. On peut ici faire place à une citation un peu longue pour illustrer un procédé rhétorique et stylistique cher à Lætitia Perrier Bruslé (et qui explique en partie la longueur de sa thèse), la succession de formules - la plupart du temps heureuses - qui cernent peu à peu l'idée centrale,

dans un crescendo de plus en plus lyrique : « le territoire, en dépit de tous ses maux, est une preuve que la Bolivie continue d'exister. Le pays qui a tant souffert par son territoire espère s'en sortir grâce à ce territoire. Le corps territorial supplicié devient glorieux. Ce territoire rédempteur ne pouvait avoir que des frontières magiques ».

La deuxième partie « La frontière rêvée, l'esprit des lieux, le temps suspendu » (décidément, un titre de Lætitia Perrier Bruslé semble ne pouvoir être que triple), montre la place particulière, dans cette construction, de la frontière orientale. Elle aussi reprend et mobilise des éléments connus (voire rebattus, comme le mythe de l'Eldorado) dans une perspective personnelle. La troisième partie « La frontière vive, forces du changement, résistances au changement », analyse les changements en cours dans la région, de façon très précise et informée, nourrie par plusieurs séjours de terrain : c'est celle qui contient le plus d'informations nouvelles, sur des régions mal connues, et les met en perspective. L'utilisation judicieuse d'anecdotes, comme le retard du train Express de l'Oriente, le 4 juillet 2002, donne vie au texte, sans perdre de vue la démonstration générale. Précises, rigoureuses, étayées, ces informations sur les conditions d'accès et de transport dans ce bout du monde, ou les nouvelles formes du commerce, légal ou non, qui s'y développent sous l'impulsion des migrants venus des Andes, montrent que Lætitia Perrier Bruslé est aussi capable de faire du bon travail de terrain.

La quatrième partie « Un territoire à la limite, au-delà de la frontière, le territoire reconstruit » revient à l'échelle de l'Oriente et de la Bolivie, voire du continent sud-américain, pour y resituer la frontière orientale. Cette partie, quoique nécessaire au projet global de la thèse – « impossible de conclure cette étude sans revenir sur ce qui en a été à l'origine, le territoire bolivien » (p 462) - convainc moins, elle semble moins dense et moins claire, mais on ne sait ici ce qui est dû à la fatigue du lecteur et à celle de l'auteur.

Dans cette ambitieuse construction, au long de laquelle le lecteur est fermement accompagné par des introductions, des conclusions et des transitions qui lui permettent de savoir constamment où il en est et où il va, ressortent des passages particulièrement réussis, qui devront être privilégiés quand ce texte sera, pour son propre bien, considérablement élagué. On citera notamment ceux que Lætitia Perrier Bruslé consacre à la façon dont l'école inculque aux jeunes Boliviens le culte du territoire (« quand l'école fabrique du territoire ») et le regret du littoral perdu, les analyses sur la façon de concevoir le territoire de ce pays mal né, entre une diversité qui répète celle du continent et la tentation du repli sur le réduit de l'Altiplano, ou encore les rapports ambigus qui se redéfinissent constamment entre les régions frontalières du Brésil et de la Bolivie.

Un des grands mérites de cette thèse est en effet de prendre en compte, à côté des faits avérés, la vision qu'en ont les acteurs concernés, à plusieurs échelles : « une attention aussi grande devait être accordée aux faits qu'aux discours » (p 25). Que l'inversion soit voulue ou non, c'est bien ce que Lætitia Perrier Bruslé a fait, en allant du discours général sur les frontières aux réalités d'une région en pleine mutation. Car cette frontière lointaine et si longtemps pratiquement abandonnée joue un rôle important dans l'imaginaire collectif bolivien : « tenir la frontière orientale est un projet de société qui s'alimente d'une angoisse de la mutilation territoriale » (p 24), et ses changements actuels en disent long sur ceux du pays tout entier.

Le style de Lætitia Perrier Bruslé est si brillant que l'on regrette d'autant plus les quelques facilités auxquelles elle se laisse aller, comme des anglicismes médiatiques (« initier » pour « commencer », « opportunités » pour « occasion »). Ou quelques métaphores incohérentes, qui font sourire, comme « des artères pour apporter au cœur bolivien l'air dont il a besoin (p 76) ou encore « on nage dans des imbroglios » (p 244). D'autres petites maladresses de forme et de petites inexactitudes de fond ne méritent pas d'être mentionnées

ici, elles le seront à la soutenance, ou plus tard. Rien à dire, en revanche, sauf pour donner un quitus admiratif, sur la cartographie, abondante, soignée et toujours efficace.

Un spécialiste du Brésil trouve évidemment à redire à quelques-unes des affirmations de Lætitia Perrier Bruslé sur ce pays, comme celle qui assimile les *seringueiros* aux *bandeirantes*, à chicaner sur des points de détail (elle écrit constamment São Paolo au lieu de São Paulo), mais sans aucun doute les rapports actuels et futurs du Brésil et de la Bolivie (« le syndrome de l'éléphant ») seront-ils un des points à discuter à la soutenance et au-delà. Il me semble plus juste de dire « la Bolivie est [...] encastrée dans le Brésil » que « le Brésil enserre la Bolivie » ou « le Brésil étouffe la Bolivie » (p 471), car l'éléphant se soucie assez peu du moucheron accroché à son flanc, et on pourrait, aussi bien que le syndrome de l'éléphant, évoquer ici celui de Tourcoing. Mais quoi qu'il en soit il est évident que cette thèse est excellente, elle peut et doit être soutenue dans les délais prévus.

Paris, 5 juin 2005



Hervé Théry  
Directeur de recherche au CNRS